

OFF  
I52A1 46  
G381

ENQUETES  
SPECIALES



NOTES PERSONNELLES  
DE  
JEAN-MARIE GAUVREAU



MINISTÈRE DES AFFAIRES MUNICIPALES,  
PROVINCE DE QUÉBEC  
DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE

LOUIS CODERRE, L.S.G.  
SOUS MINISTRE

HON. OSCAR DROUIN, C.R.  
MINISTRE

OFF

IS2A1

G 381

## NOTES PERSONNELLES

ET

## CONSIDERATIONS

## SUR L'ARTISANAT

## DANS LA PROVINCE DE QUEBEC

PAR

JEAN-MARIE GAUVREAU

(1935)

La petite industrie et l'artisanat sont à l'honneur de ce temps-ci dans notre province: on en parle couramment, la question intéresse nos hommes publics et nos journalistes n'ont jamais tant écrit ni insisté sur la question.

Je n'ai pas la prétention de vouloir traiter la question complètement autant que définitivement. Je voudrais simplement en votre compagnie scruter certains coins de notre province, y découvrir les intéressantes initiatives déjà existantes, signaler les lacunes, s'il y a lieu, et dégager les leçons et conclusions qui conviennent.

Je tiens, dès le début, à affirmer que les idées, exprimées ici, ne le sont au nom d'aucun groupe ni d'aucune coterie, pas même au nom de l'institution aux destinées de laquelle j'ai l'honneur de présider. J'endosse pleinement et entièrement la responsabilité de mes opinions qui ont toujours été sincèrement exprimées, sans aucune arrière-pensée.

L'honorable Premier Ministre de cette province a fait appel à maintes reprises à la collaboration et aux suggestions. Par goût et par métier je me suis intéressé à cette question depuis près de quinze ans dans la province de Québec. Une documentation déjà volumineuse, recueillie aux cours d'enquêtes et d'expériences personnelles, m'autorise à traiter ce sujet, pour le bénéfice de mes compatriotes et de ceux qui ont la très lourde tâche de résoudre les nombreux problèmes de notre petit peuple.

Nous avons dans notre province plusieurs institutions d'enseignement spécialisé à tous les degrés. Celles qui ont spécialement pour mission de former des sujets pour la petite industrie et l'artisanat sont nos écoles des Beaux-Arts, nos écoles techniques et industrielles, l'Ecole des Arts domestiques et l'Ecole du Meuble. L'Ecole des Hautes-Etudes commerciales peut nous apporter par la suite le concours de ses diplômés dans l'administration et la commercialisation des produits de la petite industrie et de l'artisanat. Toutes ces écoles, chacune à sa façon, nous apportent ou nous apporteront des chefs de file.

Mais il nous reste une main-d'oeuvre considérable et que nous aurions tort de négliger. Tous les artisans de la campagne qui pratiquent un métier souvent d'une façon fort habile et plus souvent encore d'une façon empirique, tous ces gens ont besoin qu'on s'intéresse à eux si l'on ne veut pas les laisser disparaître complètement.

Que de fois, à la campagne, en voyant un fermier manier une égoïne et un ciseau d'une façon plus ou moins experte ne les ai-je pas entendus dire: "Le père travaillait bien, il était fort habile menuisier; il ne s'est jamais donné la peine de nous enseigner." Cela nous explique facilement de nos jours que bien des cultivateurs sont obligés d'avoir recours à l'extérieur pour certaines réparations qu'ils auraient pu faire si l'on s'était donné la peine de les leur apprendre. A une époque où le budget familial est lourd, d'autant plus onéreux que les familles sont nombreuses, celui qui possède un métier pour les réparations et les petites fabrications domestiques, celui-là peut faire d'importantes économies. Et c'est précisément pour cela que nos

écoles moyennes d'agriculture comme celle de Ste-Martine et celle de Rimouski ont tenu à donner à leurs élèves une solide formation en menuiserie et en forge pour leur permettre non seulement de voir eux-mêmes aux réparations éventuelles qui se présentent tous les jours sur la ferme, mais encore pour leur permettre de fabriquer quelques meubles qu'ils ne seront plus obligés d'acheter, meubles qui ne leur coûteront pratiquement rien puisque le bois aura été pris dans la réserve forestière que possèdent à peu près toutes nos fermes bien tenues de la province de Québec.

J'ai eu le plaisir, pendant trois ans, d'enseigner à ces jeunes gens de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Martine. Sans vouloir faire de peine à mes chers élèves de l'Ecole du Meuble de Montréal, je tiens à affirmer ici que le jeune homme qui nous arrive directement de la campagne en est généralement plus débrouillard et qu'il comprend plus vite le fonctionnement et le maniement des outils, parce qu'il a été en contact direct et journalier avec la matière première et la main-d'oeuvre. Les résultats obtenus dans ces écoles de campagne sont toujours plus rapides que dans les écoles des villes.

Cette constatation nous est confirmée aussi par les élèves des districts ruraux que nous recevons aussi dans nos écoles de Montréal. Les premiers élèves déjà sortis de l'Ecole d'Agriculture de Ste-Martine commencent déjà chez eux à produire des oeuvres pour les besoins domestiques sans qu'ils aient à recourir aux achats par catalogues et surtout à payer de leur porte-monnaie. Dans quelques années ils seront répartis dans tous les coins de la province et pourront certainement se tirer d'affaire d'une façon très satisfaisante, car de multiples observations m'ont convaincu que l'habileté manuelle et l'ingéniosité sont deux des qualités distinctes de nos compatriotes ruraux. Voilà donc une classe qui serait prête à s'adopter parfaitement bien à l'artisanat domestique ou à la petite industrie. Nos familles rurales sont généralement nombreuses et durant les longs mois d'hiver qui paralysent les activités extérieures, il serait à propos d'occuper les trois ou quatre grands garçons plutôt que de les diriger vers les villes pour en faire de malheureux manoeuvres que guettent le chômage et tous ses maux.

J'y reviendrai à la fin de cet article. Pour le moment, avec votre indulgente attention, découvrons un point peut-être inconnu de la plupart d'entre vous, et qui vous convaincra plus éloquemment à nos démonstrations.

Il y a quelque cinq ans, un mouvement très sérieux d'organisation de la petite industrie et de l'artisanat avait été tenté à Montréal, par l'A.C.J.C., M. Paul Gouin, M. Esdras Minville, M. Paul Rioux, M. Paul Dubuc et quelques amis de la bonne cause. Des expositions révélatrices nous ont ouvert les yeux et nous ont permis de constater, qu'avec une organisation rationnelle, l'on pourrait facilement faire quelque chose d'utile pour les artisans. Sur l'invitation de Paul Gouin, je visitais, au cours de l'été 1923, de nombreux artisans de la Pointe-au-Pic, de la Malbaie, de Cap-à-l'Aigle, de Baie St-Paul, la région du comté de Charlevoix étant la plus réputée de la province au point de vue artisanat et petite industrie. Mon compagnon de voyage m'ayant aimablement autorisé à me servir des notes que nous avons conjointement rédigées, je me propose de vous en faire part dans un prochain article.

Disons un mot de l'organisation de l'artisanat féminin et signalons tout de suite le rare mérite de Mlle Léonie Laplante de Montréal qui a bien voulu malgré les préoccupations d'une industrie déjà prospère, créer de toute pièce les ateliers connus sous le nom des "Arts féminins" précisément dans le but d'aider les jeunes ouvrières de la campagne qui ont des aptitudes pour les travaux de tissage, de tricot et de couture. J'ai eu le plaisir d'assister aux débuts de cette oeuvre encore jeune et qui nous donne déjà de si beaux résultats. Les deux conditions essentielles posées par Mlle Laplante lors de la création des "Arts Féminins" furent d'assurer à la clientèle un produit de qualité à un prix raisonnable. Je suis assuré, par les résultats qu'elle a déjà obtenus qu'elle saura, aidée de ses dévouées collaboratrices, faire un succès de cette oeuvre indispensable: Assurer des salles de vente dans les grandes villes aux oeuvres des artistes et des artisans ruraux. Mlle Laplante mérite d'autant plus d'être félicitée qu'elle a compris que tout ne peut pas venir des pouvoirs publics et que les entreprises privées doivent faire leur large part. Nos écoles ménagères et d'arts domestiques qui ont ajouté le tissage au programme de leurs études formeront des sujets intéressants parmi lesquels plusieurs se créeront une carrière fructueuse. Signalons les Ecoles Ménagères de Sainte-Martine, de Sutton, de Roberval, de l'Epiphanie, de Saint-Jacques l'Achigan, l'Ecole des Arts et Métiers de la rue Bullion à Montréal, l'Ecole de Saint-Pascal qui dans de nombreuses expositions nous ont déjà manifesté que l'habileté manuelle chez-nous est une qualité essentielle de la race canadienne-française.

Me permettra-t-on d'ouvrir ici une parenthèse pour insister sur le fait qu'une matière essentielle est omise dans les programmes de plusieurs écoles d'arts domestiques; l'enseignement du dessin, la théorie des couleurs et des éléments de la décoration. Je n'ai nullement la prétention de vouloir obliger des jeunes filles, habiles à tisser et à fabriquer des tapis crochetés, je n'ai pas l'intention de faire de ces jeunes filles des ouvrières toutes capables de créer des modèles aussi bien que de les exécuter. Mais j'appuie ici sur l'importance qu'il y a dans la formation du dessin qui est essentielle pour la culture du goût autant que la connaissance du mariage des couleurs. Il est regrettable de constater trop souvent des fautes de goût inadmissibles, des compositions plus que douteuses sans omettre les horribles productions de calendriers ou autres qu'on nous a accoutumés de présenter en vente sur la corde à linge de nos fermes depuis quelques années.

C'est la plus mauvaise publicité que l'on puisse faire à notre industrie du tourisme. Combien plus savoureuses sont les compositions de certaines carpettes, petits chefs-d'oeuvre avec leurs gaucheries et leurs naïvetés dont certaines sont touchantes parce qu'elles sont empreintes d'un esprit d'observation qui fait honneur à leurs auteurs. Cela repose des prétentieuses reproductions qui se ressemblent toutes par leur banalité et leur mauvais goût. Ce qu'il y a de plus navrant, c'est que vous avez le plus souvent beaucoup de mal à faire accepter ce point de vue.

Nos écoles ménagères en forment le goût des jeunes filles qu'elles reçoivent, par le dessin et les éléments de décoration, rendraient un très grand service à la cause de l'artisanat. Il est incontestable que nos arts du tissage ont fait un pas considérable depuis quelques années. L'Ecole des Arts domestiques de Québec, par ses équipes volantes de professeurs parcourant nos campagnes, a contribué pour une très large part à remettre cette industrie en honneur, autant par ses cours spéciaux donnés aux nombreuses institutrices religieuses et laïques. Mais si l'on veut que cette importante partie de nos arts paysans continue de prospérer, l'heure est venue d'accorder à la partie artistique sous la forme du dessin une très large place. C'est ici que nous pourrions faire appel aux diplômés de nos Ecoles des Beaux-Arts qui reçoivent un enseignement qui leur permettra d'en faire bénéficier efficacement nos compatriotes. En demandant l'introduction du dessin dans le programme des arts domestiques, nous n'avons pas l'intention de former par ce moyen des créateurs de modèles. Il s'agit simplement d'inculquer par des principes appropriés une certaine rectitude de jugement qui fera éviter les erreurs du passé. De plus les jeunes diplômés de nos Ecoles des Beaux Arts pourraient simplifier la tâche de la recherche par la création des différents modèles de l'artisanat à condition qu'ils s'adaptent aux exigences de la technique. Et en cela, nous ne ferons qu'imiter l'exemple des pays européens où l'artisanat est organisé sur des bases solides, comme la Tchéco-Slovaquie et la Roumanie. Il convient de signaler l'intéressante initiative de Mme Françoise Gaudet-Smet, qui, réalisant sans doute la très grande pauvreté d'inspiration des carpettes crochetées ou au point noué exécutées dans nos campagnes vient d'éditer un album de modèles de tapis dont les dessins ont été exécutés par un ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, M. Maurice Raymond.

En abordant le sujet de l'artisanat qui intéresse particulièrement les métiers masculins vous conviendrez que ceux-là ont été davantage négligés. Nous avons dans la province de Québec d'admirables matières premières qui ne le cèdent en rien à celles des autres Pays. Nous voyons de voir pour les métiers féminins ce qu'il est possible de faire avec notre laine et notre lin. Nous avons de nombreux bois aux non moins nombreuses utilisations; nous avons le cuir dont nous pourrions tirer toutes sortes d'avantages; nous avons plusieurs gisements d'argile qui nous permettent de développer facilement ce beau métier de la poterie paysanne.

L'Ecole des Beaux-Arts de Montréal a ouvert l'année dernière un atelier de céramique dont nous attendons tous d'excellents résultats puisqu'un de nos compatriotes, M. Pierre-Aimé Normandeau, diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts et de l'Ecole Nationale supérieure de Céramique de Sèvres prodigue cet enseignement avec des résultats déjà encourageants.

Au Shawinigan Technical Institute, M. Jolivet, professeur de chimie, pratique, lui aussi, avec l'aide de quelques collègues, le métier de céramiste. L'Ecole des Arts domestiques de Québec, nous a, elle aussi, fourni l'occasion de voir quelques oeuvres d'un tourneur en poterie.

Me sera-t-il permis de regretter ici que les efforts soient ainsi dispersés sans une collaboration de part et d'autre. Tous y gagneraient en marchant avec un programme défini ce qui n'enlèverait à personne son mérite individuel. Tant que nous travaillerons, chacun dans son coin, nous n'obtiendrons jamais les résultats attendus que seules peuvent donner l'union, la coopération de toutes les bonnes volontés. Au point de vue artisanat, Mlle Marguerite Lemieux nous a déjà prouvé ce qu'on pouvait tirer des travaux de cuir et de métaux repoussés et de la décoration d'objets de fantaisie et de bibeloterie de toutes sortes.

Ai-je besoin de vous dire la surprise que j'éprouvais, il y a quelques années en faisant un court séjour à Cap Chat, en Gaspésie, de découvrir un vieil ouvrier menuisier, M. Parent qui avec son fils fabriquait des coffrets de bois sculpté inspirés de motifs géométriques empruntés à l'art mauresque et d'une rare perfection d'exécution. M. Parent fabriquait aussi des dessus de table et des meubles en mosaïque de bois dont les joints étaient d'une tenue impeccable.

Je suis persuadé qu'il existe un grand nombre d'autres artisans dans la province aussi modestes qu'Eugène Leclerc et les frères Bourgault auxquels je consacrerai un prochain article. Je m'excuse de ne pouvoir les nommer tous. Il ne se passe pas une semaine sans qu'on fasse appel à l'aide de l'Ecole du Meuble, par des demandes de renseignements de toute nature. Quelquefois, les artisans viennent eux-mêmes apporter leurs oeuvres pour les faire apprécier ou critiquer. Tous les jours nous découvrons des aptitudes insoupçonnées. Un jour, on m'envoie la photographie d'un buste sculpté en marbre de l'Annonciation, par Cyrille Péloquin, ancien élève de l'Ecole des beaux Arts de Montréal.

Une autre fois, c'est un jeune homme au goût et à l'habileté sûrs. M. Marcel Vigeant de Saint-Mathias, comté de Rouville qui m'apporte de beaux panneaux de marqueterie qu'il a exécutés pour occuper ses loisirs.

En m'entendant exposer la situation des petites industries et de l'artisanat de la province de Québec, peut-être vous êtes-vous imaginé qu'il s'agit de cas isolés et qu'une organisation rationnelle n'en vaut pas la peine. A ceux-là qui pourraient être sceptiques, je veux citer l'expérience qu'il m'a été donné de faire, il y a quatre ans. Sur l'invitation de M. Armand Létourneau, Directeur du Journal d'Agriculture, j'avais l'honneur de collaborer à cette publication par des articles présentant des dessins de meubles conçus dans des lignes simples avec des commentaires appropriés, pour faciliter la fabrication domestique. Deux articles m'ont valu au-delà de cent cinquante lettres de demandes de renseignements de toutes sortes. Et ces lettres m'arrivaient des quatre coins de la province, depuis les Cantons de l'Est au nord de Montréal et de l'Abitibi jusqu'à la Gaspésie. Toutes ces lettres étaient unanimes dans leurs demandes d'aider les artisans de la campagne, de les éduquer et de leur faciliter la tâche.

Devant des demandes aussi considérables, j'ai dû, bien à regret, abandonner la continuation de mes articles, n'ayant pas en main l'organisation voulue pour satisfaire ceux qui demandaient de l'aide et de crainte de compromettre un mouvement qui pourrait fonctionner plus tard.

Mais j'en suis venu à la conclusion que nos métiers masculins devaient être organisés à la campagne de la même façon que le tissage l'avait été pour les femmes.

Dans tout ce que j'ai exposé précédemment, vous avez pu constater qu'il y avait des lacunes à combler, par un entraînement qui, sans être long, ouvrirait des horizons jusque là inconnus. Nous préconisons que de jeunes techniciens qui pourraient être en cela dirigés par l'Ecole du Meuble, parcourent les campagnes pour y donner des séries de cours dont profiteraient et les vieux ouvriers et les jeunes gens ayant des aptitudes. Notre école pourrait aussi fournir des dessins à ces artisans ou les diriger dans le choix de leur travail. Les régions pourraient être aussi spécialisées suivant la matière première que l'on trouverait sur place. Ces tournées de cours et de démonstration permettraient de découvrir les talents et de les diriger vers nos écoles spéciales pour les faire bénéficier d'une formation sérieuse, à la condition, cependant, que les candidats retournent ensuite dans leurs centres respectifs pour y pratiquer le métier qui leur aurait été enseigné. On a fait appel récemment aux hôtelleries de la province pour qu'ils donnent à leurs auberges un caractère plus français. Belle occasion pour ces derniers d'encourager les nombreux artisans qui les entourent et de leur faire exécuter les commandes dont ils disposent.

Il faudrait aussi stimuler par des concours fréquents le génie inventif de nos gens. Le Syndicat d'initiative des Trois Rivières, avec l'aide du ministère de l'Industrie et du Commerce vient d'organiser un concours d'enseignes en bois découpé ou en fer forgé destiné à inciter nos aubergistes et nos marchands à remettre en honneur le style original des anciennes enseignes de notre province, qui sera visitée avec d'autant plus d'intérêt et appréciée des touristes, qu'ils trouveront ici une mentalité, une langue et des coutumes qui ne sont pas des leurs. Plus nous nous affranchirons de l'américanisme et plus notre province, par conséquent nous-mêmes, en tirerons des profits. Ces concours devraient par la suite procurer du travail à nos artisans à condition que les intéressés soient convaincus des avantages qu'ils en retireront. C'est au public à faire l'éducation, et à réclamer si on ne veut pas que les initiatives restent stériles. J'ai maintes fois signalé qu'il n'y avait aucune raison pour que la province de Québec n'ait pas de nombreuses petites industries du jouet. Nous avons un marché tout trouvé tant que nous n'aurons pas renoncé d'avoir des familles nombreuses.

Je ne vous cacherai pas mon intention de demander prochainement qu'on organise un concours de jouets où les plus ingénieux, les plus pratiques et les plus économiques à la fois, pourraient chaque année être reproduits à des milliers d'exemplaires par nos artisans de toutes les régions et mis en vente dans tout le Québec.

Il y a aussi un très grand nombre d'articles en bois qui pourraient être fabriqués, non seulement pour nos besoins, mais qui trouveraient également un débouché pour l'exportation. Il s'agit de voir et d'observer et souvent les choses les plus simples sont les plus rémunératrices.

Pour appuyer ma démonstration, permettez-moi de vous citer un exemple qui, s'il ne s'applique pas directement à l'artisanat proprement dit, n'en est pas moins concluant pour d'autres organisations. J'ai eu l'occasion de causer plusieurs fois de petite industrie et d'artisanat avec M. Jean Guay, ingénieur forestier, ancien Commissaire du commerce canadien à Milan et à Bruxelles. M. Guay, qui est un observateur, avait remarqué que le marché canadien du bois préparé pour l'industrie du fuseau ou de la bobinerie en Angleterre, rapportait au manufacturier canadien environ \$25.00 le 1,000 pieds du bois manufacturé en goujeons ou tourillons.

Pourquoi n'est-il pas possible de faire cette fabrication au Canada s'est demandé M. Guay. Nous avons du bouleau, du merisier et de l'érable, les frais de transport sont à peu près les mêmes pour le bois en sections carrées que pour celui manufacturé en goujeons, et les prix de fabrication ne sont pas plus élevés au Canada qu'en Angleterre à condition que le travail soit spécialisé. Avec les machines appropriées trois hommes peuvent se faire 0.45 l'heure avec une vitesse de 90 pieds à la minute par machine.

M. Guay réussit donc à intéresser un M. Martel qui avait trois fils. Ceux-ci commencent leur travail en acceptant 0.30 de l'heure comme salaire et en mettant la différence de 0.15 de l'heure de côté pour capitaliser et payer la machinerie. Les premiers temps, le salaire moyen variait entre \$2.50 et \$3.00 par jour par homme. Ils commençaient leur travail en novembre 1932. Les débuts furent marqués d'épreuves. Il s'agissait de fournir au marché anglais, des dimensions au millimètre près. Vingt-six compagnies retournèrent la marchandise qui fut une perte sèche de \$1,600.00 par suite du manque de précision.

Depuis cette expérience qui fut une leçon stimulante, les commandes n'ont jamais manqué. Nos industriels préparent eux-mêmes leur bois et ils ont trois machines en opération qui fabriquent maintenant 120 pieds de goujeons à la minute.

Les produits fabriqués sont comparables à tous les goujeons vendus en Angleterre; ils sont maintenant connus sous le nom de "Pride of Québec" et c'est sous ce nom-là que les consommateurs les réclament. Aujourd'hui, M. Martel et ses fils ne peuvent plus suffire au quart des commandes qui leur arrivent. Voilà l'histoire de la Laurentian Dowel Works de Sait-Jérôme.

M. Guay nous a cité deux autres cas d'organisation de petites industries qu'il serait possible de réaliser si certains industriels voulaient s'en donner la peine. Ne serait-ce que pour donner du travail à leurs ouvriers qui pendant de nombreuses années ont été les artisans de leur prospérité. Certains patrons qui pourraient faire quelque chose

dont profiterait une main-d'oeuvre qui leur fut jadis dévouée, ne veulent pas se donner de mal sous prétexte que cela ne paierait pas assez et je vous prie de croire, qu'ici je ne parle pas à travers mon chapeau.

Il faudrait bien, pourtant que les industriels de cet acabit soient convaincus qu'ils ont envers leurs vieux ouvriers une responsabilité morale à laquelle ils ne peuvent échapper en toute justice.

Je viens de suggérer en toute sincérité quelques points destinés à l'amélioration de notre petite industrie spécialement appliquée à l'artisanat. Il est un dernier point que j'ai gardé pour la fin parce qu'il s'impose tout de suite. Il s'agit de la formation d'un organisme composé de gens compétents, zélés et désintéressés, qui s'occuperait de donner à nos artisans les renseignements et les suggestions dont ils ont besoin, de recevoir pour eux les commandes et d'assurer la vente de leurs produits en même temps que d'organiser des salles d'expositions permanentes.

Paul Gouin préconise un office national de la petite industrie, M. Omer Héroux réclame la fondation de la société Jean Talon. Je me rallie et je suis tout acquis à la formule, peu importe le nom. M. Esdras Minville et M. Paul Rioux ont déjà à maintes reprises, exprimé en des termes non équivoques les mêmes désirs. Mais je serais davantage favorable à un organisme d'initiative privée indépendant du gouvernement. Nos hommes publics sont assez à plaindre avec la question du patronage sans demander qu'on les ennuie avec une nouvelle combinaison d'étatisation. Le gouvernement serait cependant invité à verser des fonds pour la propagande et la publicité sous forme d'encouragement à l'artisanat et à la petite industrie. Le recrutement de cet organisme devrait se faire parmi les artistes et les techniciens compétents qui seraient aidés dans leur tâche par nos écoles spéciales.

Les articles à vendre seraient soigneusement sélectionnés au point de vue qualité et prix. On verrait à améliorer et à varier la fabrication dans les diverses spécialités et même assurer la création des modèles qui devraient être fréquemment renouvelés. L'inventaire économique qui se fera incessamment sous la direction de M. Esdras Minville nous apportera tous les renseignements dont nous aurons besoin et nous rendra les plus grands services. Bref, je ne fais qu'indiquer ici les grandes lignes. Mais il faut pour la réussite de cette initiative un mouvement d'ensemble. Il ne faut pas que chacun travaille dans son coin. Comprendrons-nous, une fois pour toutes, que salut ne réside pas dans l'individualisme ni que la collaboration s'établit à travers des cloisons étanches.

Il y a heureusement à l'heure actuelle des bonnes volontés animées des meilleurs sentiments réparties dans toutes les localités de notre province. Je leur souhaite sincèrement de communiquer à tous leur souffle vivificateur pour qu'enfin on comprenne, une fois pour toutes qu'il ne s'agit pas de travailler pour Montréal, pour Québec, pour Trois-Rivières, pour Chicoutimi, pour Rimouski, ni pour M. X., M. Y. ou M. Z., mais pour tous nos compatriotes, pour la province de Québec.

ENQUETE PERSONNELLE

FAITE EN 1933

PAR

JEAN-MARIE GAUVREAU

&

PAUL GOUIN

A LA MALBAIE

CENTRE DE L'ARTISANAT QUEBECOIS

On nous a signalé à quelques milles du village, sur les bords de la Rivière Malbaie, l'existence d'un artiste du terroir, un habile forgeron dont les oeuvres ornent plusieurs maisons d'été à la Pointe-au Pic.

Nous entrons sans façon; la connaissance est vite faite. Nous causons et peu à peu se déroule devant nous, en phrases savoureuses, la monographie d'une famille d'artisans ruraux. M. Joseph Cauchon, le patriarche, a soixante-dix-sept ans bien comptés. Il est père de quinze enfants dont neuf garçons. De ces derniers, quatre sont, comme lui, forgerons et deux autres, paraît-il, "savent aussi travailler le fer". Décidément, c'est "un don de famille".

M. Cauchon travaille maintenant avec son fils Henri, propriétaire actuel de la forge. Ils ont à leur disposition une boutique assez bien outillée, leur permettant de faire tous les ouvrages courants que requièrent les travaux et les réparations de la ferme. La technique de leur atelier est saine parce qu'elle repose sur la tradition malheureusement disparue de nos campagnes, parce que la jeunesse drainée vers les grandes villes, n'était plus là pour la recueillir de la bouche de nos vieux forgerons d'autrefois. Henri Cauchon, apprenti de son père puis maître-forgeron, est devenu, grâce aux conseils de quelques personnes de bon goût qui se sont intéressées à son sort, un habile ferronnier d'art. Il peut exécuter à peu près tout ce que l'on veut; on n'a qu'à lui fournir des modèles et son interprétation ne fait jamais défaut. Nous avons pu examiner les objets les plus divers dans sa boutique: petites tables-console, tisonniers, tenailles, fourches, marteaux de porte, couteaux à tabac, grappins de pulpe, etc..... Tous ces objets sont parfaitement bien exécutés et d'un prix raisonnable, deux qualités que nos artistes de la campagne n'allient pas assez souvent.

L'hiver est ordinairement une saison morte dans nos villages; dernièrement, à cause de la crise, elle a procuré encore plus de loisirs qu'à l'ordinaire. Ne croyez pas, cependant, qu'Henri Cauchon passe l'hiver à fumer sa pipe en se chauffant au coin du poêle. Ce serait mal le juger. Profitant du temps de la crise exceptionnelle que nous traversons, notre forgeron malbaisien a voulu donner plus d'efficacité à son entreprise afin d'être à même de mieux profiter de la reprise des affaires. Il a imaginé d'installer dans le haut de sa boutique de forge, un petit atelier de menuiserie, le métier de menuisier et celui de forgeron se complétant l'un et l'autre pour plus d'une spécialité: carrosserie, charronnerie, etc. Toutes les machines que l'on trouve dans cet atelier sont sorties des mains infatigables et habiles d'Henri Cauchon. Les bâtis ont été construits en bouleau et solidement assemblés et boulonnés; les pièces en fer proviennent de vieilles machines agricoles ou d'automobiles. C'est par ce procédé que notre ingénieux artisan a construit: une scie à ruban, une scie circulaire, une sablouse, une dégauchisseuse, une perceuse et une meule. Il a prévu les vitesses requises pour chaque machine par un système de poulies et il a installé sur le moteur qui actionne ces machines un mécanisme d'embrayage provenant d'un McLaughlin usagé. Les machines peuvent donc faire marche arrière et répondre au moindre caprice de celui qui en a charge.

Non loin de la boutique de M. Joseph Cauchon et de son fils Henri, de l'autre côté de la rue, nous avons visité l'atelier d'un autre descendant du patriarche: Alfred, carrossier-menuisier, qui travaille avec deux de ses fils. A quelques milles de la Malbaie, à la Chôte,

Alfred Cauchon possède un moulin à scie où il emploie trois autres de ses garçons. C'est un expert dans la fabrication des carrioles. Nous en examinons plusieurs entièrement terminées qui n'attendent que des acquéreurs. Les pièces solides sont exécutées en bouleau de la région et les parties cintrées sont en placage de tilleul déroulé acheté à Québec. La garniture, (rembourrage) et la peinture de ces carrioles sont très soignées, d'allure générale gracieuse. Les pièces forgées sont impeccables: on y reconnaît la solide formation transmise par le père.

Durant les bonnes années, Alfred Cauchon vendait de quinze à vingt carrioles par hiver au prix de \$125.00 chacune. Il nous fait remarquer, en passant, que depuis la crise, la voiture automobile est de plus en plus délaissée par les cultivateurs de la région. Jusqu'à l'année 1928, il fabriquait en outre, environ vingt voitures par an, de ces voitures à deux sièges, caractéristiques à la région de la Malbaie et bien connues des touristes. Ces voitures sont généralement recouvertes d'une capote de toile noire; le bois (frêne ou orme) est vernis naturel. Vers 1913 ces voitures se vendaient bon an mal an \$90.00; mais de 1919 à 1928, elles se sont vendues jusqu'à \$225.00. Ne sont-ce pas ces années-là qu'il faudrait appeler les années de crise?

L'industrie du moulin d'Alfred Cauchon n'est pas moins prospère que sa boutique de carrosserie. On y scie une grande quantité de bouleau. Nous avons été particulièrement heureux de constater que cet excellent bois répond dans la région à de multiples utilisations industrielles. On en fait une large consommation destinée à la bobinerie: cette industrie fait vivre quelques centaines d'ouvriers de la région. Le bois est débité de la section et de la longueur désirées, il est attaché en paquets pour faciliter l'expédition. On nous dit que la maison Hanson de Québec en achète des centaines de mille pieds tous les ans destinés à être exportés en Angleterre. Alfred Cauchon en a débité pour sa part 100,000 pieds l'hiver dernier et il n'a pu remplir totalement la commande qui était de 150,000.

Nous continuons l'inspection de la boutique de carrosserie. Elle est actionnée par un petit barrage faisant aussi fonctionner le moulin à carder, situé tout à côté et dont notre hôte était autrefois le propriétaire. Une turbine placée juste au-dessous de la boutique peut être contrôlée au moyen d'une trappe pratiquée dans le parquet. Notre carrossier est aussi ingénieux que son frère Henri. Il a confectionné avec une roue de vieille faucheuse et d'autres pièces de fer usagées, une cisaille mécanique qui fonctionne à merveille.

Nous quittons à regret le patriarche et ses fils, heureux cependant des précieuses annotations que nous avons prises.

A Cap-à-L'Aigle, nous rendons visite à un menuisier de campagne dont on me permettra de taire le nom étant données les remarques que nous avons inscrites sur son compte. Notre artisan possède une boutique assez bien aménagée avec plusieurs machines mécaniques: scie ronde, ruban à scie, corroyeur, mortaise, tour. Il utilise le cèdre et le pin de la Colombie, le bouleau, le pin blanc qu'il fait venir de Québec en grande partie. Il paie ces bois cher quand il pourrait trouver sur place une aussi bonne matière première qu'il paierait meilleur marché. Il travaille souvent de façon empirique; on sent l'artisan qui s'est formé par lui-même avec les ressources à sa disposition; il fabrique toutes sortes de petits meubles courants: commodes, chiffonniers, lits, tables modernes, paravents, ses procédés de fabrication sont médiocres. Il a déjà eu des ennuis avec ses clients notamment le Manoir Richelieu de la Malbaie qui lui avait confié une importante commande de meubles pour l'aménagement du nouveau Manoir. Les prix nous semblent tout à fait disproportionnés et en général trop élevés; les Américains ont gâté la sauce en payant les prix demandés.

Notre homme a fait des essais de sculpture sur bois, notamment des aigles qu'il réussit assez bien comme sculptures naïves mais qu'il a gâchées en essayant d'y mettre de la couleur.

En résumé, beaucoup de dispositions chez ce vieil ouvrier laissé à lui-même et qui a fait de son mieux. Si seulement de temps à autre, un jeune technicien de nos écoles pouvait travailler à lui enseigner les procédés de fabrication classiques avec l'outillage dont il dispose, on y ferait des merveilles.

Alex. Marier, 75 ans. La Malbaie, est un bon vieil ouvrier de la campagne dont les petits meubles sont remarquablement exécutés. Il ne craint pas de mettre des assemblages où il en faut et de cheviller ses

tenons et mortaises. Il a une boutique bien montée dont plusieurs machines ont été fabriquées par lui. Il fabrique des tables-piantes, guéridons, chiffonniers, lits, chaises, et même des jouets très bien imaginés. Un attelage de petits chevaux de bois à une charrette, le tout peint avec goût, a retenu notre attention. Le père travaille seul, sous prétexte qu'il est trop vieux pour avoir des apprentis et s'en occuper.

Le prix de ses articles n'est pas toujours proportionné à son travail. Il a formé un de ses fils "pas mal capable" à son dire, et qui travaille pour un industriel de la localité.

Un autre menuisier en meubles de Pointe-au-Pic fabrique le meuble sur une plus grande échelle que les autres menuisiers de la Pointe-au-Pic ou de la Malbaie.

La fabrication en général est très soignée bien que certains principes de construction soient souvent ignorés. Le meuble qu'il fabrique par excellence, est la chaise "Morris."

Il fabrique aussi le lit canadien à fronton avec appliqués tournés, d'inspiration bretonne, ou encore le lit à quenouilles et pomme de pin colonial. Là comme ailleurs, les prix sont disproportionnés. Il n'en coûte qu'un dollar de différence pour avoir ou non un lit peinturé. Certains lits de fabrication simple, bâtis à panneaux sont au même prix que les lits coloniaux tournés. La garniture de ses sièges fait défaut; les ressorts ne sont pas assez bien serrés ni bien attachés. Le bouleau, le pin et le tilleul sont spécialement employés dans la fabrication de ces meubles.

Warren & Simard Ltée de Pointe-au-Pic possèdent une bonne petite manufacture très bien organisée. Ils se spécialisent surtout dans la confection (portes et fenêtres, menuiserie générale). La manufacture emploie dix hommes et au moment de notre visite 135 hommes travaillaient sur les chantiers de construction. La manufacture a deux étages. Au rez-de-chaussée on débite le bois, on le blanchit et on l'embrève. Il y a là une puissante raboteuse embouvetteuse: au second, scie ronde, scie à ruban, mortaise à pieds, sableuse à rouleau. Dans la remise nous avons vu plusieurs meubles en stock fabriqués par cette manufacture. En général, ces meubles sont plutôt quelconques. Il y avait, cependant, un lit colonial intéressant avec les côtés traversés dans les pieds finissant en pointes à diamant et chevillés. Un petit tabouret en tronc de pyramide à pieds tournés a également retenu notre attention.

Dirigeons-nous maintenant vers Baie St-Paul où pour la circonstance Jean Palardy et son épouse, Marjorie Smith, deux artistes peintres qui nous font honneur, seront nos cicerones, et rendons visite à l'un de leurs meilleurs amis, M. Arthur Simard, tanneur. M. Simard tanne à l'écorce de pruche selon le procédé ancien après que les peaux ont trempé dans une solution de chaux pour être débarrassées du poil. M. Arthur Simard peut tanner 1,000 livres par semaine à huit sous la livre. Ce prix nous semble très abordable et nous comprenons maintenant l'insuccès d'un tanneur établi dans les environs de Montréal et qui demande vingt sous la livre. A ce prix là, le tannage est impossible pour le cultivateur qui préfère acheter tout préparé le cuir dont il a besoin pour les redouages de la ferme. Dans la région de la Baie St-Paul, on se sert également de ce cuir pour la préparation des attelages et des harnais mais aussi pour faire des "souliers de boeuf". On tanne des peaux de boeuf, de cheval, de mouton et tout ce qui se présente. M. Simard, quand nous l'avons visité, avait du travail accumulé pour quatre mois. Il n'a jamais chômé. Il utilise deux chars d'écorce de pruche par an qu'il fait venir de la région de Lotbinière, un char contient 60 cordes qu'il paie \$7.00 la corde. Le prix de transport d'un char est de \$60.00. Il y a à Baie St-Paul une autre tanneur qui fait également sa vie. Ce qui fait le succès de l'entreprise de M. Simard c'est qu'il tanne pour toute la région du Lac St-Jean; même des gens de Métabetchouan s'adressent à lui. On nous fait voir le système d'identification de chacune des peaux reçues. Chaque cultivateur rentre en possession de celles qu'il a envoyées à la tannerie. Certaines peaux que nous avons admirées sont d'une très belle texture et pourraient être utilisées avec succès pour la garniture des sièges. Enfin, pour abrégé cette liste et de crainte de vous ennuyer, terminons notre visite dans cette région en saluant un cultivateur réputé de l'endroit et dont l'exemple aidera à la conclusion de notre étude.

M. Johnny Larouche, de la Baie St-Paul est un des plus intéressants cultivateurs de la région. Son père et lui vivent encore de toutes les ressources de la terre. La mère fait la toile et les catalognes. Les Larouche cultivent et préparent eux-mêmes leur lin. Les meubles de la maison sont intéressants: vieux lits canadiens genre breton, coffres utilisés pour ranger le linge vieux "bod" d'autrefois, lampe à suif, vieux fusil, corne à poudre, lampe sourde pour la chandelle (genre de fanal), vestige d'une petite forge d'autrefois.

Le fils Larouche est très habile. Il fait ses skis, ses raquettes, les tombereaux et les machines dont il a besoin pour son usage. M. Larouche nous fait voir du savon qu'il a fabriqué avec la graisse d'un ours qu'il a tué. Il serait intéressant d'obtenir de plus amples renseignements sur cette famille qui aime à faire visiter les vieilles choses, qu'elle possède et qui ne veut s'en départir à aucun prix. On dit que le "père Larouche" absent lors de notre visite est un homme qui aime à parler des souvenirs de sa jeunesse et du "bon vieux temps". Ce sont des Habitants "pure laine".

Signalons rapidement pour compléter notre enquête dans cette région que les arts domestiques du tissage y sont à juste titre très réputés. La couverture de laine de la Malbaie est aujourd'hui tellement en vogue et a été si popularisée que les métiers mécaniques de nos grandes villes en fabriquent malheureusement une trop grande quantité au détriment de nos artisans ruraux dont le nombre est considérable dans cette partie du Québec. Les tissus d'habillement sont aussi d'excellente qualité, de même que les couvre-pieds boutonnés et la toile du pays. Les grands magasins de l'endroit et en particulier ceux de MM. Jos Couturier et Warren & Cie font vivre une grande partie de la population par l'industrie domestique. M. Jos. Couturier possède des ateliers dans son magasin pour la fabrication des couvre-lits et des carpettes. C'est l'une des plus belles organisations de petite industrie rurale qu'il nous a été donné de visiter. Ces ateliers permettent de prévoir la formation des apprentis et d'empêcher les traditions du métier de disparaître. Cinquante familles de la région vivent du travail que leur procure l'entreprise de M. Couturier.

Enfin, si jamais vous avez la bonne fortune de séjourner à Pointe-au-Pic, ne manquez pas d'aller rendre visite à M. Alcide Bergeron, fabricant de tapis, couvertures, étoffes du pays. C'est probablement l'atelier le plus réputé de la province de Québec. On n'y trouve que des modèles de choix et de qualité. La jeune fille de M. Bergeron crée elle-même les modèles de la maison et on peut en toute confiance se fier à son bon goût; nous tenons à souligner cette qualité que l'on rencontre trop rarement chez nos artisans ruraux. Certains couvre-pieds, draps et nappes n'ont rien à envier aux meilleures toiles basques. Au magasin, il y a un métier de 90 pouces de large. Nous y avons vu en fabrication une magnifique carpette de catalogne d'une grande richesse de coloration dans les tons bleus dégradés (0,90 la verge carrée). Les modèles de la maison sont enregistrés. A domicile, M. Bergeron emploie 42 ouvrières à qui il fournit toute la matière première. Il arrive ainsi à plus d'unité dans le poids et la qualité des marchandises. La couverture de la Malbaie y est remarquablement tissée. M. Bergeron s'est assuré, depuis notre visite, la clientèle de plusieurs grands magasins de Montréal qui ont été séduits par la qualité de ses produits dont la technique autant que le bon goût en sont irréprochables.

ARTISANS DE LA

MAURICIE

ENQUETE PAR JEAN-MARIE GAUVREAU

( 1936 )

Dirigeons-nous vers une région de la province qui n'a pas eu les avantages qu'offrent les grandes villes de Montréal et de Québec au point de vue enseignement. Arrêtons-nous à Trois-Rivières, dans cette Mauricie qui à tant de points de vue nous a indiqué la route à suivre depuis quelques années, grâce à l'allant, à la foi inébranlable, à la ténacité de son propagandiste par excellence. M. l'Abbé Albert Tessier. Trois-Rivières est la ville la plus peuplée de jeunes gens de la province de Québec. Elle a comme école spéciale une Ecole Technique et de Papeterie. Vous admettez qu'il y a bien d'autres vocations que celle de technicien et que faute d'organisation, l'orientation professionnelle est réduite à sa plus simple expression; si les parents ne sont pas fortunés, ils ne peuvent payer d'études à leurs enfants en dehors de la ville. Après une enquête sommaire nous avons découvert là une poignée de jeunes artistes en herbe dont les oeuvres conçues sur de simples conseils ou par l'initiative et l'imagination personnelle sont tout à fait remarquables, toute réserve étant faite sur leur préparation antérieure et les moyens dont ils disposaient.

Mlle Monique Bureau comme toutes les jeunes filles de l'endroit a fait ses études chez les Dames Ursulines. Elle a pris là quelques notions de dessin et s'est ensuite perfectionnée elle-même avec une persévérance qui lui fait honneur dans diverses formes d'artisanat: tissage, cuir repoussé, reliure, cloisonné, dessin, peinture sur verre et sur porcelaine et sculpture sur bois. Mlle Bureau joint à tous ces talents celui d'être un cordon bleu accompli. Permettez-moi de vous citer un passage de la lettre qu'elle m'écrivait en réponse à la demande de renseignements que je lui faisais sur son travail artistique. "J'ai toujours eu la manie d'entreprendre tout ce que je voyais faire aux autres dans le domaine artistique. Puis quand on aime réellement une chose, on trouve bien le moyen de la faire, le plus souvent mal, quelquefois médiocrement, mais on éprouve une certaine satisfaction, l'article terminé. Ce que j'ai réalisé en reliure, cuir repoussé et étain, depuis deux ans, je l'ai fait après une double journée de travail: 10.- de 9 a.m. à 5 p.m. je suis en charge de la comptabilité dans une étude légale: 20.- de 5 à 8.30 p.m. je donnais des cours d'art culinaire aux religieuses en charge de la cuisine à notre Séminaire, puis je faisais tous les achats, fixais les menus et exerçais la surveillance sur tous les travaux de la cuisine quand je ne mettais la main à la pâte moi-même. Je vous dis ces choses pour vous aider à convaincre vos auditeurs, que lorsqu'un travail nous plaît, on trouve toujours le temps pour l'accomplir peu importe l'heure."

Léo Arbour est un jeune sculpteur sur bois dont les oeuvres nous laissent déjà entrevoir un souffle artistique, du terroir le plus pur. Arbour sans aucun doute, se rattache à l'Ecole des frères Bourgault de Saint-Jean-Port-Joli dont j'aurai l'occasion de vous parler. Quand Léo Arbour aura eu l'occasion de maîtriser la technique par de multiples contacts avec la matière, qu'il aura développé son sens déjà inné de l'observation, sans omettre cette naïveté paysanne qui fait le charme de ses statuettes, nous n'avons aucune crainte d'affirmer qu'il sera un grand artiste.

Nous souhaitons pour lui un contact avec Médard Bourgeault qui serait sans doute fier de voir en lui un disciple et un continuateur de ses oeuvres tout en gardant l'originalité qui lui est caractéristique. Nous lui conseillons de la garder jalousement.

Henri Beaulac est un autre jeune de 22 ans qui s'est déjà signalé par des reliures d'art qui lui ont valu des connaisseurs les éloges les plus mérités. Beaulac a déjà, lui, une formation en dessin qui le sert bien ayant déjà pratiqué la peinture à l'huile, les décors

de théâtre, et collaboré à l'illustration de différents journaux, livres et revues. Il exécute des travaux d'étain et de cuir repoussé, et la peinture à l'émail. Il vient de trouver une formule heureuse en reproduisant à l'émail sur des planchettes de bois naturel, des scènes de la Mauricie qui seront sûrement appréciées par la clientèle des touristes. Grâce à l'intérêt d'amis dévoués, Henri Beaulac qui est un chef scout peut maintenant suivre les cours de l'Ecole des Beaux Arts de Québec dont la formation permettra de donner à son talent une orientation définitive en même temps qu'un plein épanouissement.

L'histoire merveilleuse de la "P'tite Forge" des frères Lebrun des Trois-Rivières est le plus bel exemple concluant de ce que l'initiative et l'esprit de travail peuvent rendre.

M. Rosario Blanchet dans un article du Nouvelliste des Trois-Rivières, en date du huit janvier, nous raconte l'odyssée de ces artisans dont les oeuvres nombreuses ne doivent plus être ignorées dans la production artistique du Canada Français. Nous lui cédon la parole.

"Après des études au séminaire et à l'Ecole Technique des Trois-Rivières où ils trouvèrent là des conseils et l'expérience d'un excellent professeur, M. J. Alain, les frères Lebrun décidèrent de se lancer dans le travail de la ferronnerie d'art. Après deux ans d'expériences et de labeur aux Trois-Rivières, les deux fondateurs de la "P'tite Forge des Frères Lebrun" ont, à leur crédit, une belle série d'oeuvres inédites qui peuplent d'un art nouveau nos institutions et résidences. Rampes et portiques, lampadaires et électroliers, encadrements légers, depuis les pièces fortes jusqu'aux bibelots les plus délicats, les ferronneries de la rue Niverville ont fait quelque chose de magnifique et de neuf dans notre ville, et se sont taillé une réputation enviable.

"Deux expositions organisées par le syndicat d'initiative de la Mauricie ont déjà fait connaître nos jeunes artistes à leurs concitoyens et compatriotes de l'extérieur. M. Blanchet nous apprend que les architectes Gascon et Parent furent les premiers à confier aux frères Lebrun l'exécution d'un contrat. Jean Cyrille et Hughes collaborèrent à la construction d'un des plus beaux temples chrétiens de notre ville, la chapelle des Filles de Jésus. Avec la balustrade, qui termine le chœur, et le baldaquin, qui surmonte l'autel de cette chapelle, ils donnaient les premières preuves publiques de leur talent. Un début de carrière aussi brillant, ouvrait, large, aux ferronniers Lebrun, la route du succès. Depuis ce temps, leur labeur intense et incessant peut servir d'exemple à ceux qui, comme les frères de la "P'tite Forge" ont, dans les veines, un sang plus jeune et dans le cerveau, quelques idées nouvelles. Ces jours derniers, encore, pour rendre à l'Alma Mater un hommage bien délicat, les frères Lebrun donnaient au séminaire, un superbe électrolier. Les visiteurs peuvent le voir, suspendu, au milieu du puits de lumière qui éclaire l'entrée de la chapelle.

"Les ferronniers de la "P'tite Forge" commençaient justement hier, à remplir le contrat qu'ils ont obtenu de la Commission Scolaire, en faisant les opérations préliminaires d'une superbe porte en fer forgé. Ils ouvriront de même, une rampe en aluminium pour l'escalier qui communiquera du rez-de-chaussée au premier étage des nouveaux bureaux de la Commission, rue Hart. C'est avec des ateliers comme celui de la "P'tite Forge" qu'on créera ce qu'on appelle déjà la Mauricie, parce que la "P'tite Forge", c'est franchement quelque chose à nous; c'est la mise à profit de talents trifluviens aux Trois-Rivières. A côté d'autres choses magnifiques 1934 aura vu naître la "P'tite Forge des Frères Lebrun"; ce n'est pas le moindre de ses résultats."

Parmi les autres initiatives tri-fluviennes, il convient de signaler celle de l'organisation scout. On sait que Trois-Rivières est le centre provincial de cette admirable organisation de jeunesse sur qui tous fondent tant d'espoir pour donner aux générations qui suivront, les chefs dont nous avons besoin. On a donc imaginé de faire fabriquer aux jeunes gens tout le matériel d'équipement dont ils ont besoin. Et, c'est ainsi que sous l'impulsion de M. Richard qui est un animateur incomparable, les jeunes fabriquent de leurs mains, les besaces, les gourdes, les ceintures nécessaires à leur uniforme: ils tricotent jusqu'à leurs jarrettières. Et, si l'on veut bien se rappeler que c'est à Trois-Rivières que toutes les troupes scout de la province font appel pour l'achat du matériel dont ils ont besoin, on appréciera le développement d'une industrie et d'un artisanat local qui a été créé de toutes pièces

et dont profite une large part de la population. M. Richard qui est un homme d'oeuvre et qui possède au plus haut point le sens social a voulu s'intéresser à une autre organisation connue sous le nom de Club des Amateurs des Trois-Rivières. Dans une magnifique salle mise à la disposition du club par les autorités de la ville; il a réuni tous ceux qui ont des aptitudes pour le travail du bois. Parmi ces recrues, on compte douze à quinze anciens de l'Ecole Technique qui sont éprouvés par le chômage. Dans cet atelier improvisé M. Richard et ses collaborateurs dont M. Jean-Marie Bureau, Commissaire scout pour la Province de Québec, M. l'Abbé Albert Tessier, et M. Jules Derome, Trifluvien d'adoption, on compte avec l'aide nécessaire, occuper une quarantaine d'hommes et de jeunes gens qui pourraient sous la conduite d'un instructeur expérimenté développer une industrie locale dont bénéficieraient les artisans. Il y a là la plus belle solution à un problème moral dont s'est intéressé récemment la J. O. C. dans son rapport à la Commission Purvis. C'est un moyen sûr et efficace pour enrayer la propagande subversive du communisme et de toutes les doctrines douteuses.

On sera convaincu par le simple exposé de ces faits qu'en Mauricie, on sait avec peu de ressources, mais avec de l'énergie, du travail et de la persévérance réaliser des oeuvres que nous ne craignons pas de citer en exemple à toute la province. Cela ne veut pas dire que nous ignorons les autres mouvements excellents qui s'organisent ailleurs pour encourager l'artisanat et la petite industrie; l'année dernière les syndicats catholiques et nationaux de Chicoutimi organisaient une exposition d'industrie familiale qui remportait le plus grand succès. Toutes les spécialités de l'Art domestique et de l'artisanat étaient représentées. L'ingéniosité et l'habileté manuelle ne le cédaient en rien aux autres expositions du même genre dans la province de Québec et souvent la qualité en était supérieure.

DEUX ARTISANS DE

SAINT-JEAN-PORT-JOLI (COMTE DE L'ISLET)

EUGENE LECLERC

MEDARD BOURGAULT

ENQUETE FAITE PAR JEAN-MARIE GAUVREAU

( 1936 )

Permettez que je vous cite maintenant le cas de deux artisans ruraux qui vivent de leur travail et qui se sont fait une réputation à juste titre enviable. Je veux parler d'Eugène Leclerc, batelier et de Médard bourgault de Saint-Jean-Port-Joli. Paul Gouin nous a raconté dans "LA REVUE MODERNE" de mars 1934 comment Eugène Leclerc "eut le bon esprit de continuer dans la voie que le hasard lui avait révélée". Ecoutons-le:

"Après avoir navigué pendant sept ans à bord du brise-glace Montcalm, Eugène Leclerc fut forcé, un jour, d'entrer au port pour de bon.

"Ce fut à Saint-Jean-Port-joli, endroit particulièrement approprié pour un marin à la retraite, qu'il se fixa. Pendant ses moments de loisir, pris de nostalgie sans doute, il avait taillé avec son couteau de poche un brick et une goélette. Créés suivant les règles de l'art, bien vernis, la quille peinte d'un rouge éclatant, ces deux petits navires, qui n'avaient jamais navigué, devaient cependant conduire leur maître vers une nouvelle destinée. Durant l'été de 1932, en effet, au cours d'un grand ménage, Madame Leclerc sortit le brick et la goélette sur la galerie, pour les épousseter. Un touriste américain passant sur la route, remarque le brick, s'arrêta pour l'examiner, s'en enthousiasma, offrit de l'acheter. L'ancien matelot, tout surpris d'entendre que son oeuvre avait une valeur marchande, consentit à s'en départir sans se faire prier. Un peu plus tard dans la journée, un autre touriste, ontarien cette fois, arrêta à son tour, pour admirer la goélette. Au bout de quelques instants, non seulement il en faisait l'acquisition mais demandait en outre à M. Leclerc de lui en faire plusieurs copies.

"Pendant les mois d'hiver suivant, il se mit à l'oeuvre. Aidé d'un de ses fils âgé de onze ans, auquel il confia le soin de fabriquer les mats, les ancres et les couplages, il construisit sans relâche bricks et goélettes. En commerçant averti, il varia le tonnage de ses bâtiments afin de pouvoir varier les prix de vente et ainsi mettre ses oeuvres à la portée de toutes les bourses. Au printemps, cinquante petits navires, chargés de souvenirs, de rêves et d'espoirs, étaient à entreprendre leur grand voyage vers l'inconnu. Au bout de cinq à six semaines, les touristes de 1933 commencèrent à passer sur le chemin du Roi. A l'entrée du village de Saint-Jean-Port-Joli, ils aperçurent- symbole de cette charmante appellation- la flotte minuscule de M. Leclerc, rangée en batailles le long de la galerie et de la clôture. Le combat s'engagea. Il n'eut rien de pénible. Un à un, les navires de notre ancien matelot se rendirent honorablement. Au milieu d'août, date de mon passage chez M. Leclerc, trente-cinq unités de sa flotte avaient mis drapeau bas à des conditions dont les termes variaient de \$3.50 à \$45.00. J'imagine qu'à la fin de l'été, les touristes durent tirer "z'à la courte paille" pour savoir qui serait l'heureux héritier du dernier bâtiment."

Lors de mon passage chez-lui, en août dernier (1936) Eugène Leclerc qui a onze enfants a eu le bon esprit de les initier à ce métier de batelier miniaturiste; tous y travaillent avec enthousiasme. A cette date, il avait vendu plus de deux cents petits navires de toutes tailles et d'importantes commandes étaient prises déjà pour l'occuper cet hiver. C'est Damase Potvin, vétéran du journalisme et correspondant de La Presse, à Québec qui signalait au public sous la signature de Sainte-Foye l'oeuvre naissante de Médard Bourgault de Saint-Jean-Port-Joli, dans un article en date du 13 juillet 1931. "La célébration de la Saint-Jean-Baptiste en juin dernier, a fait découvrir un artiste relativement

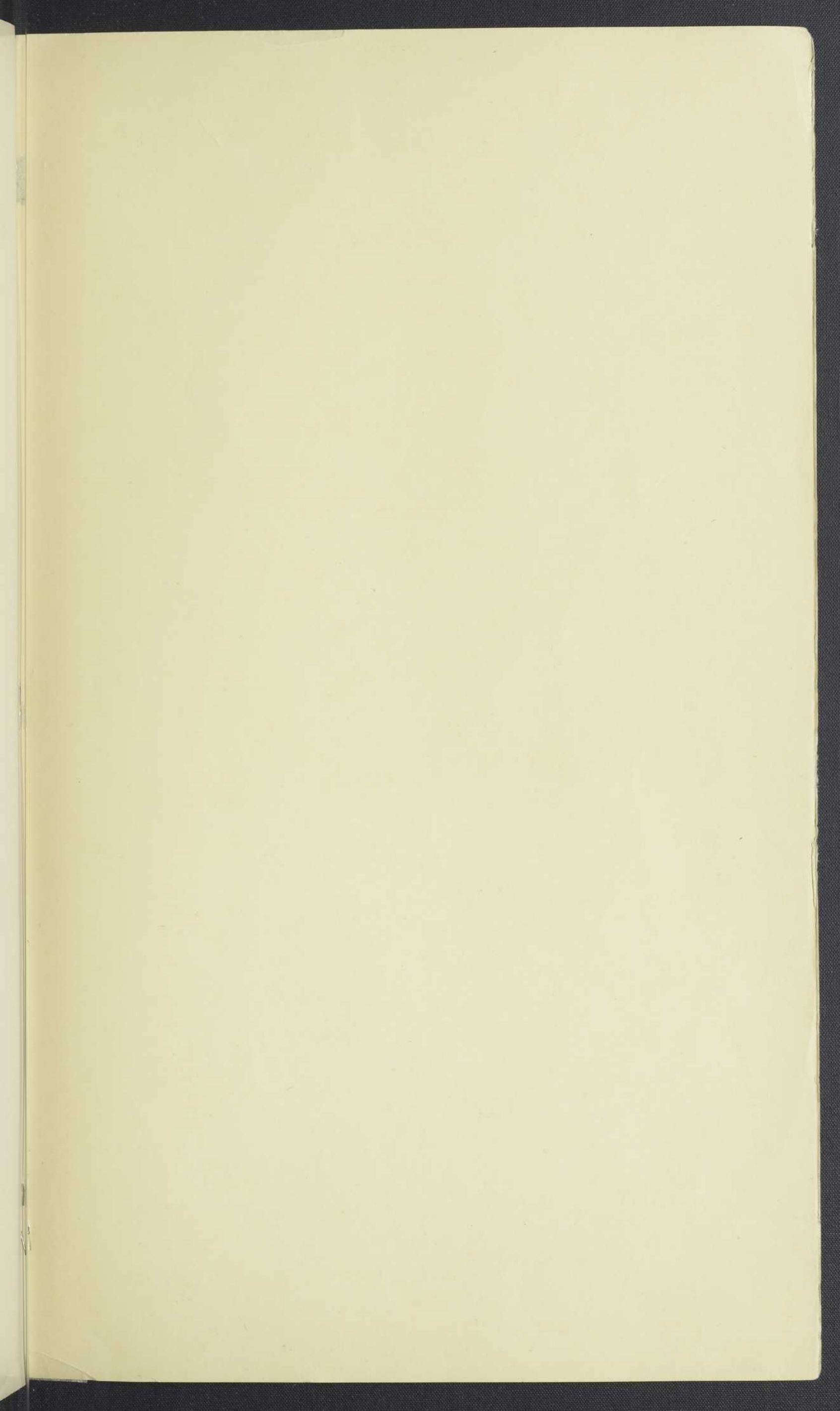
jeune et qui n'aura pas de grands efforts à faire pour atteindre ses aînés dans l'art auquel il s'est livré avec passion malgré tous les soucis de la vie matérielle à assurer pour lui et sa famille. Cet artiste est Médard Bourgault, âgé de 35 ans, père de cinq enfants, né à Saint-Jean-Port-Joli où il demeure encore, occupant, au bord de la route nationale, à deux milles en amont de l'église, une modeste maison campagnarde dont le toit est remarquable par une lucarne d'un style tout particulier et assez plaisant. Lors de la dernière procession de la Saint-Jean-Baptiste à St-Jean-Port-Joli, les travaux de Médard Bourgault ont été exposés dans une voiture séparée et ils ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont vus. Avant, ses oeuvres n'étaient connus que de quelques intimes et de ses parents.

"Médard Bourgault est merveilleusement bien doué. C'est un artiste dans toute la force du mot à cause surtout du naturel frappant qu'il donne à ses personnages et à ses bêtes. On cite tout particulièrement parmi ses scènes champêtres, une scène d'arrachage de souches qui serait tout simplement merveilleuse de réalisme, de naturel, de vie, de proportions justes, de lignes harmonieuses. On cite encore la statue d'un vieux mendiant courbé par l'âge et dont la haute stature s'appuie sur un bâton noueux. Cette figurine est tellement naturelle que sa photographie pourrait être, à ne pas s'y tromper, prise non pour celle d'un quêteux en bois, mais d'un mendiant en chair et on os qui, un moment, s'est arrêté dans sa marche pour prendre souffle.

"Médard Bourgault a commencé à travailler son art en sculptant des crucifix; puis il s'est mis à sculpter des types de chez-nous. Bourgeois, paysans, colons, etc., puis il a appliqué son talent aux diverses scènes champêtres au milieu desquelles il a toujours vécu. Il se sert de bois de pin pour ses figurines et son seul outil, c'est un couteau ou simple canif."

Depuis 1931, l'oeuvre de Médard Bourgault s'est merveilleusement développée. Il a augmenté ses moyens d'exécution tout en gardant à ses oeuvres le cachet du terroir. Il a eu la bonne idée d'apprendre à ses deux frères Jean et André, l'art de cette sculpture sur bois qu'il pratique avec une réelle maîtrise.

Lui rendant visite au cours du mois d'août, il ne déclarait que toute sa production de l'hiver dernier avait déjà été écoulée par les achats des touristes et que d'importantes commandes spéciales étaient déjà prises. En résumé, Médard Bourgault et ses deux frères ne peuvent plus suffire aux demandes qui leur sont faites. L'artisanat a donc prouvé qu'il peut faire vivre son homme et que le tourisme est le plus souvent le meilleur marché ou débouché pour ces productions.



BNQ  
000 443 119

BIBLIOTHÈQUE  
NATIONALE  
12 JUN 1968  
PUBLICATIONS  
OFFICIELLES

UNIVERSITÉ DE MONTREAL  
- INSTITUT BOTANIQUE -

11 JUI 1942